



Au col du Frêne, le guide Jean Gaudin.

Les grandes courses d'arêtes du Mont Blanc

Les bassins de la Brenva et du Frêne sont séparés par l'*arête de Peuterey*. Entre les glaciers du Frêne et du Brouillard, au-dessus du Pic Eccles, se dresse une muraille complexe où se développe l'*arête de l'Innominata*. Et entre le glacier du Brouillard et le versant Sud-Ouest se déroule l'*arête du Brouillard*.

Peuterey, Innominata et Brouillard: telles sont les trois grandes courses d'arêtes du Mont Blanc.

L'arête de Peuterey en est la reine. On y accède depuis le refuge Monzino, au fond du Val Veni. Il faut commencer par aller au col de l'Innominata, descendre sur le glacier du Frêne et le traverser jusqu'à une rampe rocheuse – les *vires Schneider* – qui conduisent à l'arête. De là, on suit l'arête SE de l'Aiguille Blanche de Peuterey jusqu'à son sommet. Puis on traverse vers l'antécime NW d'où l'on descend au col de Peuterey. Il faut ensuite monter par son versant Ouest au Grand Pilier d'Angle, où l'on retrouve l'arête, maintenant entièrement neigeuse. On la suit jusqu'au Mont Blanc de Courmayeur et au Mont Blanc.

Une variante, superbe, consiste à accéder à l'arête depuis le col Moore en remontant la face Nord de l'Aiguille Blanche.

L'Aiguille Blanche de Peuterey avait été gravie dès 1885 par les guides Émile Rey, Ambros Supersaxo et Aloys Anthamatten accompagnant H. Seymour King. Comme nous l'avons vu, la partie supérieure de l'arête de Peuterey, entre le Grand Pilier d'Angle et le Mont Blanc, avait été parcourue en 1877 par James Eccles et ses guides.

Mais la voie classique de l'arête de Peuterey, qui monte à la Blanche par son arête SE, descend au col de Peuterey et monte au Grand Pilier d'Angle et au Mont Blanc, fut parcourue pour la première fois en 1927, sans guides, par deux alpinistes autrichiens, L. Obersteiner et K. Schreiner. La première sans bivouac du refuge Monzino au sommet a été réalisée par Armand Charlet en 1928 (en 15h), un horaire qu'il améliora en 1936: 10h!

Quant à l'accès par la face Nord de la Blanche, il ne se réalisa que vingt-deux ans plus tard (1949): il est dû au célèbre alpiniste autrichien Hermann Buhl accompagné de son compatriote M. Schliesser.

On a voulu corser la course en la commençant par l'Aiguille Noire et en gravissant son arête Sud, réalisant ainsi ce que l'on appelle l'*Intégrale de*



Peuterey». La première de ce parcours est due aux Allemands R. Hechtel et G. Kittelmann (1953). De nos jours cette performance est réalisée assez fréquemment. On peut passer la nuit dans un petit bivouac installé à la brèche des Dames Anglaises (voyez la photo ci-contre), mais la plupart des alpinistes qui font «l'intégrale» cherchent à faire la course d'une traite.

La voie de l'Innominata commence au Pic Eccles. La course débute par deux hauts ressauts successifs de rocher. Plus haut, la voie longe des tours de protogine rouge, puis elle se perd dans la face du Brouillard. On arrive alors au bord d'un large couloir. Il faut le traverser vers la gauche, pour rejoindre un contrefort fait de côtes rocheuses entrecoupées de pentes de glace. Il se termine par une raide pente de neige qui finit par déboucher sur l'arête faîtière, faisant ainsi jonction avec l'arête du Brouillard.

L'Innominata a connu une conquête difficile. L'ascension du Mont Blanc par cette muraille du Brouillard a fait l'objet de trois tentatives entre 1864 et 1873 et de deux autres en 1874. La seconde s'est terminée tragiquement. Elle fut poussée très haut – jusque 4200 m – par un alpiniste anglais Garth Marshall accompagné des guides Johann Fischer (de Zaun près de Meiringen) et Ulrich Almer, le guide légendaire de Grindelwald. Après leur tentative, à leur retour, vers minuit, à une centaine de mètres à peine du bivouac sur la moraine où ils avaient passé la nuit, ils tombent tous les trois dans une crevasse du glacier du Brouillard. Ulrich Almer arrive à force de courage et de persévérance à s'en extraire, mais ses deux compagnons sont morts.

En 1875, James Eccles fit une nouvelle tentative. L'approche très compliquée des alentours du Pic Eccles par le glacier du Brouillard et le drame de 1874 mirent fin pour plusieurs décennies aux tentatives de gravir le Mont Blanc par le versant du Brouillard.

Finalement la voie actuelle de l'Innominata ne fut découverte qu'en 1919 par les guides Adolphe et Henry Rey (des «pays»!) et Adolf Aufdenblatten de Zermatt, accompagnant deux alpinistes français (S.L. Courtauld et E.G. Olivier).

Secrète, engoncée entre les piliers du Brouillard et les tours de protogine à gauche du pilier du Frêne, on ne la voit bien de nulle part, sauf de loin, depuis les hauteurs du Val Veni.

Enfin, l'arête du Brouillard joint le col Émile Rey au Mont Blanc de Courmayeur en passant par la Pointe Louis-Amédée. La route classique passait par le versant Ouest du col Émile Rey, mais elle est aujourd'hui détrônée

client, rochassier somme toute assez moyen, fut content d'avoir pu surmonter les deux premiers ressauts sans trop de peine. Certes, la traversée du couloir pour accéder aux contreforts supérieurs est exposée et la pente finale est longue. Mais tout s'était très bien passé. Nous avons mis 7h depuis Eccles. Un très bon horaire. Nous étions en fin d'après-midi de retour aux Haudères, accueillis en héros! Arrivé au sommet du Mont Blanc, j'avais eu de la peine à cacher mon émotion. Je ne me doutais pas que j'y reviendrais 41 fois, dont 16 fois par les autres grandes voies italiennes, 17 fois à ski (depuis Gonella, des Grands Mulets ou des Cosmiques) et le reste par les voies normales, à pied ou à ski.

Je suis retourné à l'Innominata en 1981 avec Jean Gaudin. Je me souviens davantage de cette ascension que de celle de 1962. C'est une très belle course. La principale difficulté est un passage de IV dans le premier des deux ressauts rocheux. Puis c'est un beau parcours mixte, exposé et parfois délicat, mais guère très difficile. Très haut, on traverse le grand couloir. C'est certes un quart d'heure un peu dangereux car il fait jour depuis longtemps. Puis viennent des contreforts rocheux et des pentes de glace avec, pour finir, une longue et raide pente de neige qui conduit à l'arête sommitale où elle se soude à l'arête du Brouillard. Une heure plus tard, on est au sommet du Mont Blanc.



Le bivouac Eccles.

L'arête de Peuterey depuis le refuge Monzino

Et cette fameuse arête de Peuterey? Eh bien, j'y ai été deux fois aussi. La première fois ce fut depuis le refuge Monzino (1977) et la seconde par la face Nord de l'Aiguille Blanche (1978).

Depuis Monzino, c'est la plus belle, la plus grande des voies du Mont Blanc. Voici ce qu'en dit le Guide Vallot:

« Dans son genre et sa difficulté, cet itinéraire constitue une course à peu près sans rivale dans les Alpes entières. »

Ce fut une magnifique réussite, un souvenir inoubliable. J'avais convaincu un ami, Bernard Hoyois, excellent rochassier formé à Freyr, qui avait à son actif de grandes voies rocheuses, dont l'arête Sud de l'Aiguille Noire de Peuterey, de tâter d'une grande course mixte comme Peuterey. Il y est venu accompagné de son guide chamoniard Christian Mollier. Nous formions donc deux cordées de deux, une équipe idéale pour ce genre de course. Bernard Hoyois y a pris goût puisque quelques années plus tard il viendra avec moi pour mes deuxièmes visites à la Sentinelle Rouge et à la voie Major.

Départ assez tôt (2h), par une magnifique nuit étoilée. Dans la nuit noire, nous cheminons jusqu'au col de l'Innominata. Il faut ensuite descendre la rampe qui plonge sur le glacier du Frêne. Pas très commode...

Puis ce sont, dans un air devenu soudain glacé, les séracs et les crevasses du glacier du Frêne où dans la nuit noire les guides frayent difficilement leur chemin. Nous abordons le pied de l'arête alors que le paysage sauvage qui nous entoure commence à poindre dans l'aube naissante. Nous sommes à 5h au pied de la muraille. Nous remontons en écharpe la rampe des vires Schneider. Et, brusquement, c'est l'arête et le soleil qui vient de se projeter sur les pyramides fantastiques des Dames Anglaises et sur la face Est de l'Aiguille Noire de Peuterey. Dans l'ombre, sa face Ouest, une immense muraille qui semble verticale. On a peine à croire qu'un itinéraire – la voie Ratti – ait pu y être tracé¹.

Je ferai à cet endroit les photographies des pages suivantes qui comptent aussi parmi celles que j'appelle modestement mes « chefs-d'œuvre »!

¹ Aucun lien avec l'abbé Ratti, futur Pape Pie XI, dont nous parlons plus loin.



L'Aiguille Noire de Peutery vue depuis le haut des vires Schneider.



L'Isolée dans le groupe des Dames Anglaises.

La voie Brioschi

La voie Brioschi doit son nom à l'alpiniste italien qui en fit la première avec les guides Ferdinand et Abraham Imseng en juillet 1876. Ainsi Ferdinand Imseng était vraiment l'homme de cette paroi. Vainqueur du « Couloir » en 1872, vainqueur de la Brioschi en 1876, comme nous l'avons vu, il revient au Couloir en 1881 pour y perdre la vie.

Le Guide Kurz indique que cette voie est « *la plus naturelle sur tout ce versant de Macugnaga. Elle prolonge normalement le Crestone Marinelli, utilise les formes convexes les plus faciles, et aboutit directement au sommet. Les rochers sont raides mais non difficiles. Par contre, les passages glaciaires peuvent être très compliqués. D'une façon générale cette voie est plus intéressante que celle du couloir Marinelli à la Dufourspitze, moins belle mais plus sûre parce que moins exposée aux avalanches. Elle exige les mêmes conditions atmosphériques et météorologiques* ». Ce commentaire nuancé ne pouvait que me pousser à faire les deux voies !

La Brioschi est l'un de mes souvenirs de montagne les plus profondément ancrés en moi. En 1972, c'était la première fois que je gravissais cette face de Macugnaga. Elle est très impressionnante. J'avais comme guide Michele Pala avec qui j'avais fait la Cresta Signal l'année précédente, ce qui m'avait permis de découvrir la paroi dans toute son ampleur.

Pala m'avait été donné par le Bureau des guides. C'était l'un des guides chevronnés de cette phalange remarquable que sont ces guides de Macugnaga. Il avait notamment fait la première hivernale de la Cresta Santa Caterina au Nordend. Il ne parlait ni le français ni l'anglais. L'italien bien sûr et aussi un étrange mélange d'italien et de « Schwyzerdütsch ». La vallée suisse de Saas est de l'autre côté du col Monte Moro et les populations des deux côtés du col ont été en contact depuis toujours. Du reste à Macugnaga on trouve plusieurs hôtels ou magasins portant des noms suisses allemands.

Michele Pala avait fait deux fois la Brioschi. Il était très content de la faire une troisième fois. Même si – faute de clients – les guides de l'endroit ont rarement l'occasion de faire cette voie, les courses ne leur manquent pas dans la région. Il y a le Marinelli bien sûr, mais aussi la Cresta Signal ou encore, pour les très bons clients, la Cresta Santa Caterina au Nordend depuis le Jägerjoch. Il y a également des courses plus tranquilles comme la Cima di Jazzi depuis le bivouac Belloni ou le Strahlhorn depuis le rif.

Eugenio Sella (j'ai fait ces deux courses : une manière originale d'accéder par le sud à ces sommets qui font partie du paysage immuable de Zermatt).

Ils traversent souvent le colle delle Loccie d'où ils vont à Alagna et montent au rif. Mantova ou à la cabane Gnifetti pour faire le Liskamm ou la traversée des sommets du Mont Rose. Pour eux, ce ne sont pas les courses qui manquent mais plutôt les clients, tant ces lieux sont sauvages et à l'écart des grands courants touristiques.

Mais, revenons à la Brioschi. Comme je viens de le dire, cette course m'a profondément marqué. C'est pour moi le symbole même de la haute montagne. Par son ambiance, ses vues, c'est une course grandiose, inégalable. Davantage, selon moi, que n'importe quelle voie du Mont Blanc italien.

La course se déroule dans un monde sauvage où l'on se sent très seul, loin de tout. Nous avions passé la nuit au rif. Marinelli où se trouvaient deux alpinistes italiens qui allaient au couloir Marinelli. Ce refuge, non gardé, respire déjà la haute montagne. Il est adossé à un rocher. Humide, il offre un confort tout relatif. Le couloir est à cinquante mètres. On entend dévaler des avalanches de partout dans le haut de la paroi.

Je me souviendrai toujours de notre départ. Il était 2h du matin. La nuit était froide et claire. Donc, des conditions parfaites. On s'encorde devant le refuge. Nous nous donnons l'accolade, chacun souhaitant bonne chance aux autres. Comme si nous allions à l'échafaud ! Et pourtant c'est bien nous qui avons choisi d'être là, dans ces lieux inhospitaliers, en pleine nuit, au pied de ces immensités verticales de roc et de glace qu'il va falloir remonter.

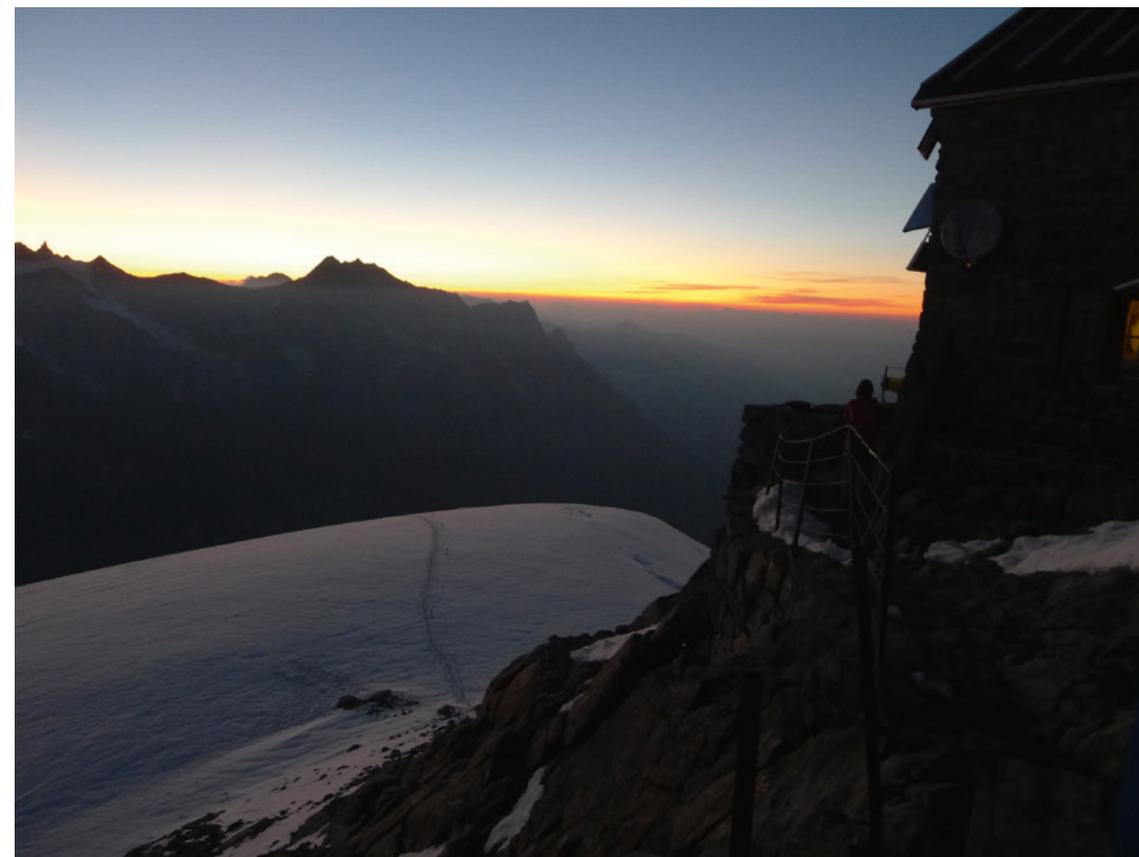
Napoléon aurait dit que « *le vrai courage est celui de deux heures du matin* ». Cette nuit-là, j'ai trouvé cette remarque vraiment très pertinente !

Alors que l'autre cordée s'engageait sur la sente qui mène au couloir, nous devions nous élever tout de suite sur des pentes raides. La voie est faite d'une succession d'éperons rocheux entrecoupés de couloirs de glace qui se succèdent sur une paroi de 1500 mètres de dénivellation. Après de longues heures, on arrive au pied d'une pente de neige très raide d'environ 200 mètres de hauteur. Les gens de Macugnaga l'appellent *le Linceul* (voyez la photographie à la page suivante). On le distingue très bien depuis le village. Nous y étions à 8h. La pente que l'on remonte sur sa gauche était en glace vive de haut en bas. Elle a exigé de Pala quatre heures de taille de marches.

La pente se termine par un petit ressaut de neige dure et glacée de deux mètres de hauteur, quasiment vertical. C'est le passage-clé de la course.



Au col de la Dent Blanche – 8h – avant notre départ pour les Quatre Ânes.
Derrière: le début de l'arête Nord de la Dent Blanche.



À la cabane de la Dent Blanche.



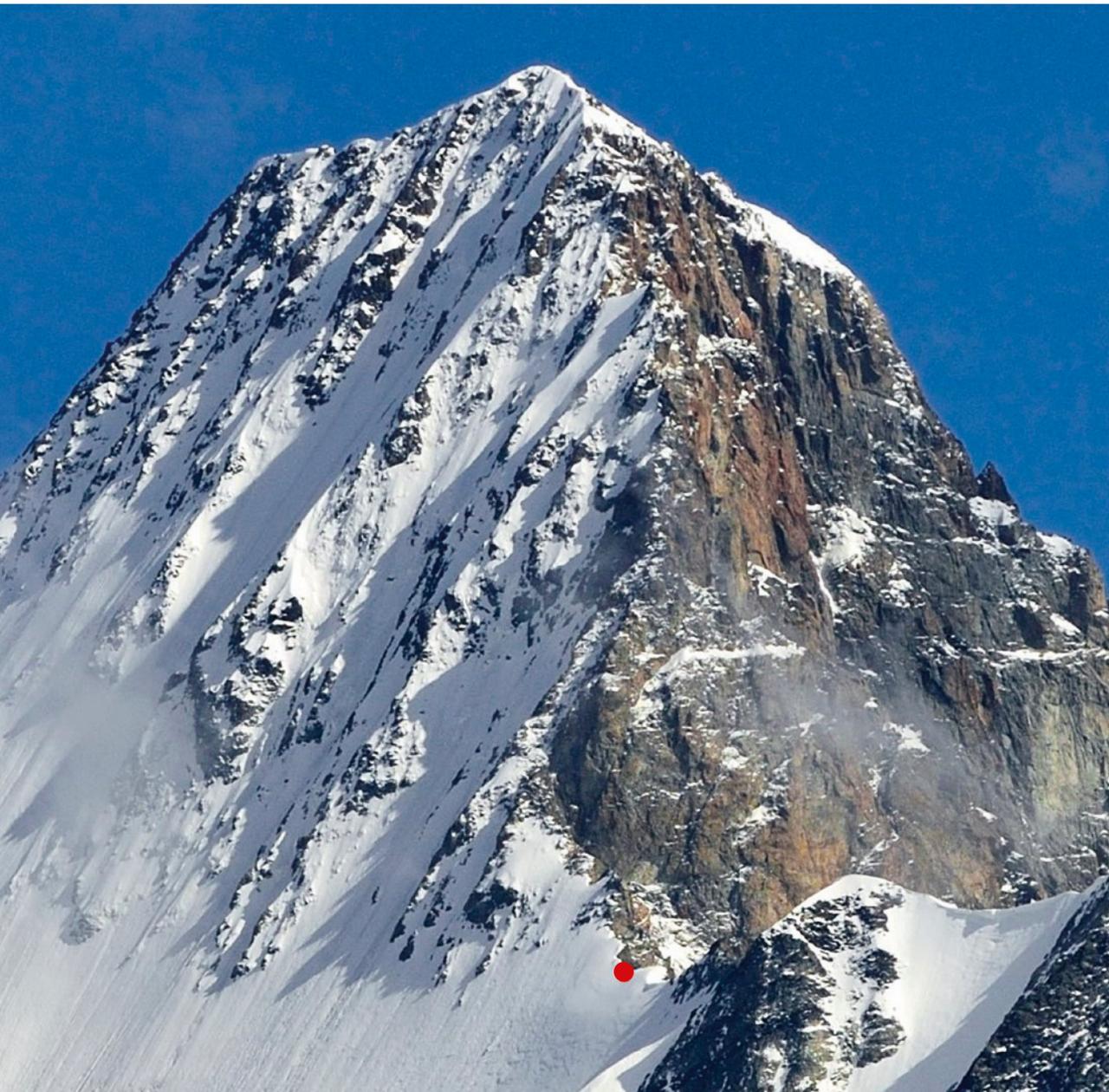
Aloys Pollinger (1844–1910)
Première de l'arête des Quatre Ânes (1882)
Première de l'arête de Ferpècle
(à la descente, 1884; à la montée, 1889)

de la Brioschi et du Marinelli dont j'ai parlé plus haut –, le guide Aloys Zurbriggen et l'alpiniste anglais William Penhall avaient tenté la voie. Après avoir taillé des marches sur toute l'arête de neige, ils avaient renoncé au pied des dents de Zmutt à cause du mauvais temps et étaient rentrés à Zermatt. Mais une cordée de première force était dans les parages avec le même objectif. Elle était animée par le célèbre alpiniste anglais Albert F. Mummery. Considéré comme le père des « sans guides » de l'époque, il en avait néanmoins engagé trois pour l'entreprise, et non des moindres : Alexandre Burgener, Johan Petrus et Augustin Gentinetta. Penhall les avait croisés montant sur le chemin alors que, lui, redescendait, bredouille, à Zermatt. Il se doutait bien qu'ils avaient le même objectif que lui, mais il pensait que le mauvais temps allait les empêcher de l'atteindre. À Zermatt, dans la soirée – c'était donc le 2 septembre – voilà que le temps se remet. Et Penhall, avec Imseng et Zurbriggen, de repartir tout de go pour le Cervin ! L'équipe Mummery, après avoir bivouaqué très haut, se mettait en route à l'aube du 3 septembre. Imseng, pour aller plus vite, décide de contourner le pied de l'arête par la droite pour remonter un couloir – portant aujourd'hui le nom de couloir Penhall – qui conduit directement aux dents de Zmutt par l'ouest. Las ! Ils arrivent trop tard. Mummery qui a largement profité des marches taillées l'avant-veille par Imseng, est devant ! Son équipe arrive au sommet une heure avant Imseng. C'est ainsi que la première et la deuxième ascensions de l'arête de Zmutt furent faites le même jour, par cinq des meilleurs guides et deux des meilleurs alpinistes de l'époque. Imseng, paraît-il, fut fort dépité par l'aventure et ne décolerait pas. Comme nous l'avons vu, il devait mourir deux ans plus tard au Mont Rose¹.

Quels marcheurs tout de même que ces guides et ces Anglais du 19^e siècle ! L'arête de Zmutt en un jour directement depuis Zermatt, et ceci pratiquement sans avoir dormi après une tentative menée très haut la veille !

¹ Cinq des sept protagonistes de cette aventure connurent un destin tragique en montagne : Imseng, nous l'avons vu, mourut au Mont Rose (1881), Penhall au Wetterhorn (1882), Johan Petrus à l'Aiguille Blanche de Peuterey (1882), Mummery au Nanga Parbat (1895) et Alexandre Burgener sous la cabane Bergli (1910).





Schreckhorn: l'arête Anderson.
C'est l'arête qui sépare la face neigeuse à gauche de la pente rocheuse à droite.
Le Nassijoch est marqué d'un point rouge.

L'Andersongrat

La première de cette voie est due à la même équipe que celle de la première des Quatre Ânes : les guides Aloys Pollinger et Ulrich Almer, accompagnant G.P. Baker et J. Stafford Anderson. C'était le 7 août 1883, un an presque jour pour jour après les Quatre Ânes.

J'ai fait deux fois cette course tant je la trouvais belle. La première fois en allant au Nassijoch par le N depuis la cabane Gleckstein, la seconde fois par le SW depuis la cabane Schreckhorn.

C'est quelques jours après la Rotbrettgrat que Hermann Steuri m'a conduit à l'arête Anderson. Départ de Gleckstein à 2h. Très vite le sentier vous mène au *Böses Bergli*: quelques pas de descente taillés dans le roc. Dans l'obscurité il faut trouver le passage! Même le grand Steuri ne l'a pas trouvé si facilement. Il prétendait que je l'éblouissais avec ma lampe de poche! Ah, ce *Böses Bergli*! J'y suis passé six fois, dont deux avec les skis sur le sac pour aller au Rosenhorn et en revenir.

Après, c'est un long parcours pour aller au Lauteraarsattel, où, plus tard, je bivouaquerai deux fois. De là, petite descente sur le glacier et une longue montée au Nassijoch. Arrivé là, il y a déjà 7h que l'on marche. Il est vrai que la cabane Gleckstein est très basse (2317m) et le Nassijoch très haut (3730m).

C'est au Nassijoch que commence vraiment la course. C'est une très belle arête de rochers, mêlés de neige. La course mixte par excellence. Les rochers sont très bons. L'arête présente deux ressauts séparés par une partie moins raide. Les passages se succèdent mais aucun n'est vraiment difficile. Cette arête est aérienne et réserve des vues magnifiques à gauche sur la face N et à droite sur des précipices immenses au-dessus du Lauteraargletscher. Dans l'ensemble je trouve que la course mérite bien son *D*. Nous étions au sommet à midi, après 10h de marche.

Restait encore à descendre! Nous avons pris l'ancienne route du Schrecksattel pour arriver à la Strahlegghütte vers 16h.

Il y avait du monde au refuge. Heureux de voir le grand Hermann Steuri en chair et en os, tous se sont groupés respectueusement autour de lui. Je restai à l'écart, soucieux de ne rien capter d'un hommage qui ne me revenait pas, même en ma qualité de client du grand homme.

La course s'est terminée par l'interminable descente à Grindelwald. Pfungstegg n'existait pas! Le pont sur la Schwarze Lütschine est à 950m.